

**RIOUX, Denise, *La grippe espagnole à Sherbrooke et dans les Cantons de l'Est*. Sherbrooke, Département d'études supérieures en histoire, Université de Sherbrooke, coll. « Histoire des Cantons de l'Est », 1993. 132 p. 12,95 \$**

Martin Tétreault

Volume 48, Number 1, Summer 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305317ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305317ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tétreault, M. (1994). Review of [RIOUX, Denise, *La grippe espagnole à Sherbrooke et dans les Cantons de l'Est*. Sherbrooke, Département d'études supérieures en histoire, Université de Sherbrooke, coll. « Histoire des Cantons de l'Est », 1993. 132 p. 12,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48(1), 116–118. <https://doi.org/10.7202/305317ar>

RIOUX, Denise, *La grippe espagnole à Sherbrooke et dans les Cantons de l'Est*. Sherbrooke, Département d'études supérieures en histoire, Université de Sherbrooke, coll. «Histoire des Cantons de l'Est», 1993. 132 p. 12,95\$

Assez paradoxalement, la grippe espagnole de 1918-1919 est peut-être l'épidémie la plus célèbre dans la mémoire populaire des Québécois et en même temps la moins bien connue. Mis à part les travaux de Geoffrey Bilson sur le choléra et de Michael Bliss sur l'épidémie variolique de Montréal en 1885, peu d'historiens, à l'exception de Janice P. Dickin-McGinnis, se sont récemment penchés sur l'épidémie d'influenza de 1918. Cette épidémie, d'une exceptionnelle gravité, toucha plus de 500 millions de personnes en Europe et en Amérique.

Denise Rioux a choisi, à l'occasion de la rédaction de son mémoire de maîtrise, d'étudier l'épidémie de grippe espagnole à Sherbrooke et dans les Cantons de l'Est. Cette étude monographique se divise en trois parties: la manifestation de l'épidémie, l'organisation des secours et, enfin, la propagation de l'épidémie.

Transmise en territoire canadien par les soldats durant la Grande Guerre, l'influenza est signalée pour la première fois au Québec à Victoriaville en septembre 1918; elle touchera Sherbrooke peu de temps après. L'étude de la progression de l'épidémie est des plus intéressantes. L'auteure réussit à croiser des sources de différentes natures: la presse locale, des chroniques de communautés religieuses, des témoignages oraux de quelques contemporains de l'épidémie ainsi que des rapports du Conseil supérieur d'hygiène de la province. La grippe espagnole aurait contaminé plus de 50 000 personnes et causé 1 262 décès sur l'ensemble du territoire du district de Sherbrooke. Tous les contemporains évoqueront le profond sentiment d'effroi et de tristesse qui envahit alors la population: pendant au moins deux semaines, l'activité urbaine est complètement paralysée à Sherbrooke, à l'exception du travail des médecins, des infirmières et des fossoyeurs qui ne suffisent pas à la tâche. Tous les secteurs de l'activité économique et sociale sont touchés: la Cour est ajournée; les Postes sont débordées; les lignes téléphoniques, surchargées; les pharmacies, prises d'assaut. Désorganisés par l'épidémie, plusieurs commerces et industries devront fermer temporairement leurs portes et condamner leurs employés au chômage.

Il aurait été intéressant que l'auteure se penche peut-être davantage sur les différents aspects médicaux de l'influenza (étiologie, symptomatologie, thérapeutique et médication). Il apparaît clairement dans l'étude que les médecins furent littéralement dépassés par la célérité, l'étendue et la gravité de l'épidémie. Un médecin de l'époque nous informe que, bien souvent, l'intervention médicale se limitait à l'administration de sirop, à l'application de ventouses et de mouches de moutarde (p. 38). En fait de traitement, les médecins recommandaient d'isoler les malades (dans la mesure du possible), et d'observer les règles d'hygiène. Cette époque a également vu le développement et l'expansion du marché de produits pharmaceutiques de tout acabit: toniques, sirops alcoolisés, purgatifs, camphre, etc. En temps d'épidémie, les

populations se jettent sur tout ce qui peut leur procurer de l'espoir. Il semble, selon l'auteure, que le camphre ait connu une grande popularité pendant l'épidémie de grippe espagnole.

La ville de Sherbrooke mettra sur pied un Bureau d'hygiène publique pour tenter d'endiguer l'épidémie. Pour ce faire, on applique les règles classiques de la lutte contre les épidémies: le signalement des nouveaux cas, l'établissement de communications avec le département d'hygiène provincial, l'isolement des malades et, enfin, l'information de la population par l'entremise des journaux. Un «officier sanitaire» est autorisé par la municipalité à placarder et mettre en quarantaine les foyers d'infection. Le Bureau met en opération un service d'ambulance et aménage un hôpital d'urgence dans une école. Par mesure préventive, on ordonne la fermeture des lieux publics; théâtres, salles de danse, écoles, couvents et collèges sont évacués. Par contre, forte de son importance, l'Église catholique de Sherbrooke se montre très réticente à fermer ses lieux de culte.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude des statistiques. Le Conseil d'hygiène provincial a estimé à 530 704 le nombre de cas de grippe et à 13 880 le nombre de personnes décédées au Québec pendant l'épidémie. Inutile d'insister sur le caractère proprement catastrophique de cette épidémie. À ce chapitre, l'étape la plus importante est certainement la critique des sources. On aurait aimé cette critique un peu plus élaborée. Matière difficile, mais inéluctable. Le sous-enregistrement chronique des cas de maladies contagieuses a été l'une des principales difficultés rencontrées par *tous* les bureaux de santé canadiens et américains (municipaux et provinciaux) au XIX<sup>e</sup> siècle. Le médecin chef du Conseil supérieur d'hygiène reconnaissait que cette déclaration «se fait très mal»; à peine le quart des cas serait signalé. Plusieurs indices, très judicieusement rapportés par l'auteure, nous permettent de douter sérieusement de l'exactitude des chiffres fournis par le Conseil d'hygiène. Comme on connaît mal tous les symptômes de l'influenza, les décès par pneumonie et broncho-pneumonie ont connu une hausse «considérable» en 1918; il est plus que probable que le taux d'attaque réel de l'influenza ait été sous-estimé. C'est pour ces raisons qu'une étude du taux d'attaque (morbidity) et une étude de la létalité de la grippe espagnole demeure sujette à caution.

Toutefois, selon l'ensemble des cas disponibles, le groupe d'âges de 25-34 ans apparaît comme le plus durement touché par l'épidémie (même phénomène que pour la mortalité par tuberculose et par typhoïde à la même époque). Selon les mêmes sources, on signalerait une légère surmortalité masculine: 50,2% contre 48,5% pour les femmes. Malgré le sous-enregistrement des données, l'échantillon est probablement assez grand pour ne pas comporter de biais trop prononcé. Par contre, la répartition des décès par nationalité ainsi que l'étude de la surmortalité ne nous semblent pas très bien définies; il aurait fallu posséder d'autres informations plus précises, telle la taille du biotope.

Ces quelques réserves mises à part concernant le traitement statistique des sources quantifiables, l'étude de Denise Rioux demeure originale et

captivante. Très peu d'historiens s'étaient intéressés jusqu'à maintenant à cet événement capital de l'histoire médicale du XX<sup>e</sup> siècle.

*Archives nationales du Canada*

MARTIN TÉTREULT